

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 33

Artikel: La quittance de loyer : [suite]
Autor: Bonhomme, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189917>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

née, une marmite, une poêle, une cafetière et autres ustensiles de ménage, dont on n'oserait pas se servir en ville; trois ou quatre chaises boiteuses, un banc de bois qui penche, un jardin grand comme un mouchoir de poche, où l'on peut lire la *Feuille d'Avis* à l'ombre des poteaux d'une escarpolette dressée à l'intention des gamins.

Peu d'ombrages, de l'eau fraîche à vingt minutes de distance, pas un fauteuil pour faire un somme, pas le plus mauvais grabat pour s'étendre un instant... Notez que c'est ce qu'il faut; si l'on y était dans ses meubles, si l'on y avait tout sous la main, le charme serait rompu; ça n'aurait plus le cachet de la campagne!

On souffre pour être à la campagne, comme on souffre, parfois, pour être beau.

Enfin, il y faut manger et boire; la belle nature n'en dispense point. Aussi maman, qui est allée là pour se reposer des travaux de la semaine, doit-elle, dès l'arrivée, pourvoir à la nourriture de ses gens. Elle allume le feu pour préparer le dîner. Le bois n'est pas sec, la cheminée ne tire pas, la fumée se répand partout; on ouvre toutes grandes portes et fenêtres. Pas de soufflet; la pauvre femme, agenouillée devant le foyer, souffle, tousse et s'essuie les yeux. Et après avoir sué sang et eau, elle sert enfin un dîner, moitié chaud, moitié froid, arrosé d'un vin tiède.

La digestion se fait mal, on s'endort lourdement sous un arbre, et l'on se réveille piqué par les moustiques, les taons et autres insectes. On se gratte des pieds à la tête; on bâille à se décrocher la mâchoire et néanmoins l'on s'écrie en s'étirant: « Quel beau temps! que les Alpes sont belles! »

Puis vient l'heure du second repas, pour lequel maman est de nouvelle mise à contribution. Après avoir pris une tasse de thé ou de café au lait, on s'aperçoit que l'heure s'avance, que le soleil va se cacher derrière les monts. Il faut songer au départ. Maman lave et serre à la hâte la vaisselle, refait un peu sa toilette et rentre en ville avec la famille sans avoir joui en quoi que ce soit des beautés champêtres, sans avoir eu le temps de donner un coup-d'œil au paysage.

C'est égal, le lendemain, tous parleront de cette journée comme d'une journée délicieuse, enchantée; ils en parleront surtout à ceux qui ne possèdent pas de cottage, — affaire de charité chrétienne. — C'est si agréable d'avoir un chez-soi à distance de la ville, d'être propriétaire à la campagne!... Il y en a tant qui ne le sont pas.

L. M.

LA QUITTANCE DE LOYER.

IX

Dans son trouble, elle avait oublié de pousser la porte; s'étant ravisée soudain, elle la ferma et, offrant sa chaise à son infortuné voisin, elle ajouta:

— Aussi, monsieur, pouvais-je supposer que vous alliez vous montrer si bon pour moi?... pour moi qui n'ai aucun titre à votre obligeance?...

Edmond la regarda tendrement et s'approcha d'elle.

— Vous croyez, mademoiselle?... dit-il.

— Mais enfin, monsieur, fit Mlle Rose en écartant les

mains avec une ingénuité charmante, je ne suis qu'une pauvre petite ouvrière...

— Qui fait de bien jolis chapeaux, ajouta Edmond en paraissant oublier, auprès de la jeune fille, la colère de tante Amélie.

Mlle Rose secoua la tête en signe de dénégation et dit:

— Tandis que vous?...

— Moi, je suis un pauvre employé, qui fait de bien vilaines additions.

Il y eut un moment de silence, après lequel la jeune modiste reprit:

— Et que faire, à présent?... Car je suis sûre que votre tante ne voudra plus me garder ici... Je vais recevoir mon congé!... Ah! dit mademoiselle Rose, en essuyant une larme qui perlait sur sa joue, vous voyez bien qu'en vous montrant trop bon pour moi, vous avez fait mon malheur...

Edmond, se sentant touché de l'émotion avec laquelle la jeune fille prononçait ces paroles, lui prit la main et la porta doucement à ses lèvres.

— Voyons, mademoiselle, essuyez ces beaux yeux, lui dit-il. Peut-être trouverons-nous un moyen de tout arranger.

— Comment voulez-vous?...

— Si nous allions voir ma tante... tous les deux?

— Y aller ensemble?... Mais y pensez-vous?... Elle me chasserait!...

— Elle vous inspire donc tant de frayeur?

— Enfin, monsieur, reprit Mlle Rose en pelotonnant son mouchoir pour se le passer sur les yeux, comment voulez-vous qu'après ce qui est arrivé j'aie revoir votre tante? Elle supposera tout de suite... une foule de vilaines choses... Vous pensez bien qu'elle ne croira jamais qu'un jeune homme s'intéresse... sans motif à une pauvre fille...

— Pourquoi cela?

— Parce que... parce que... répondit Mlle Rose, si cette pauvre fille était riche... ou qu'elle ne fit pas de chapeaux... Oh! ce serait bien différent... Et alors...

— Alors... quoi?

La jeune modiste regarda Edmond, sourit et, baissant les yeux, ajouta:

— Mais comme c'est impossible... il vaut mieux ne pas y songer... Allez, reprit-elle résolument après un silence... laissez-moi, monsieur... ne pensez plus à moi... Je vais chercher une autre chambre et je quitterai la maison...

Mlle Rose se voila de nouveau la face et éclata en sanglots.

— Eh bien, mademoiselle, reprit aussitôt Edmond, à qui les larmes de la jeune fille semblaient donner une énergie extraordinaire, c'est moi qui vais aller la trouver, ma tante, et qui lui dirai: « Ma bonne tante, vous vous êtes mise en colère, hier, bien inutilement... J'aime Mlle Rose et je viens vous demander la permission de l'épouser... »

— Vous allez lui dire cela, à votre tante?

— Oui, mademoiselle! et si elle refuse, je lui dirai...

— Oui, que lui direz-vous? fit la jeune fille haletante.

— Que vous quitterez la maison... et que moi, de mon côté... je ferai des bêtises!...

Là-dessus, Edmond rouvrit la porte, entraîna par la main Mlle Rose et, rentrant chez lui, pénétra dans la chambre de tante Amélie, en tirant à sa suite la jeune fille toute rougissante...

A la vue de ce spectacle, tante Amélie resta stupéfaite.

— Qu'est-ce que c'est, mon neveu?... Que signifient ces manières!

— Elles signifient, répondit Edmond tout essoufflé,

que j'aime Mlle Rose... que je crois être payé de retour... et que je viens, sans autre forme de procès, vous demander la permission de l'épouser...

A cette déclaration inattendue, tante Amélie crut tout simplement que son neveu devenait fou. Elle se sentit suffoquée, porta la main à son cœur, puis à sa tête, sans pouvoir proférer une parole. Evidemment, il dut se passer en elle quelque chose de semblable à un craquement subit, à un écroulement d'idées et d'illusions. En un clin d'œil, elle fut éblouie de la vérité qui éclatait si ouvertement à ses yeux troublés.

— Mais quand Mlle Rose, se joignant à Edmond pour la conjurer, lui représenta qu'elle serait gentille, gentille; qu'elle l'affectionnerait comme sa propre mère; qu'elle la dorlotterait; qu'elle lui ferait de beaux bonnets pour remplacer le vieux, et qu'enfin elle avait un oncle âgé, — mortel comme tous les autres, — qui lui laisserait tôt ou tard de quoi mettre ses jours à l'abri du besoin, tante Amélie se sentit animée d'une telle compassion, qu'elle ne put résister à de si pressantes sollicitations.

— Allons, dit-elle, puisqu'il en est ainsi, il faut bien, mon polisson de neveu, que j'en passe par votre volonté !..

... Et voilà comment l'histoire d'une quittance de loyer amena le mariage de Mlle Rose avec M. Edmond...

PAUL BONHOMME.

Lè z'adzi.

On brâvo citoyein, qu'étâi z'u trovâ son valet qu'étâi à maitrè dein on veladzo dè pè contrè Etsalleins, avâi reincontrâ dâi cognessancès avoué quoui l'avâi dû fraternisé, et vo sèdè prâo coumeint cein va quand y'a grandteimps qu'on ne s'est pas vu, et surtot s'on a fé dâo serviço militéro einseimblio : faut partadzi demi-pot, n'ia pas ! et quand lo premi demi-litre est avau, on tapè po on second. kâ mé on bâi, mé on s'amè et mé dè pliési on a, que ma fâi bin soveint lè demi-litres sè pâovont mettrè su trài et mémo quatre reings, tandi que lè niai dâi guibaulès sè déteindont.

L'est cein qu'étâi arrevâ à stu gaillâ qu'allâvè trovâ son valet. Arrevâ âo veladzo, sâ bin recognâitrè la mâison et l'eintrè tot drâi à la cousena; mâ quand l'est quie, se trovâ tot étourlo, et lo pourro diablo que ne poivè pequa fèrè: fixe ! front ! fâ onna brelantchâ et va s'einfatâ la téta la premiere per dézo la trabilia, permi lè piautès dâi tabourets que lâi étiont amouellâ et lo voailé à sè démenâ coumeint 'na groumlietta sein poâi sè raveintâ.

— Tè bombardâi lo comerce, se desâi, ein tâtseint dè remoâ clliâo tabourets, que cein fasâi on boucan dè la metsance.

— Que lâi a-te ? se fironlè lè dzeins dè la mâison qu'arrevâvont po vairè cein que l'étâi què cé détertîn.

— Lâi a, repond l'autro, que dzevatâvè adé per lé dézo, que l'est lo diablo quand on ne cognâi pas lè z'adzi !

Lè truffès.

Trâi vesins que bévessont on litre à la fin dè la dzornâ, dévezâvont dè çosse et dè cein; dâi messons, dâo pou dè recoo que n'ein sti an et dè la boune apparence dâi truffès, et coumeint tsacon tint à bragâ sè z'affèrès, ion dè stâo coo fâ :

— Tot parâi, l'est 'na rude espèce dè truffès què

clliâo z'impératoo; y'ein é que sont asse grossès, vâi ma fâi, que cein : (et montrâvè lo riond qu'on pâo fèrè ein faseint reincontrâ sè dou bets dè pâodzo et sè dou grands dâi).

— Oh bin. fâ on autro, cein n'est rein à coté dâi z'erli dè mon pliantadzo, kâ y'ein a que sont coumeint la tita d'on gros bouébo; quâsu coumeint dâi tiudrès, quiet !

— Qu'est-te cein à coté dè mè sottinès, se dit lo troisièmo que volliâvè fèrè à vairè âi dou z'autro cein que peinsâvè dè cein que l'aviont de. N'ein n'é onco min trait et ne lè z'é pas onco vussès; mâ m'atteindo que mè foudrà lo vouindet (lo crique) po lè sailli dè la rotta.

Le prix du mètre.

La jeune Emma, brunette, rougissante
(Comme on rougit quand on a dix-huit ans),
Ne manquait pas d'esprit, était obéissante

Et ne perdait jamais son temps ;

Active et bonne ménagère,

Elle était, au logis, fidèle messagère,
Soumise, et scrupuleusement,

Aux ordres de maman.

Un jour, à pas de philosophe,

Elle s'en va faire emplette d'étoffe

Chez un drapier, monsieur Roland,

Beau, jeune et fort entreprenant.

Sans souci de se compromettre,

La belle Emma d'un air aisé,

Fait son choix et demande aussi le prix du mètre.

— Le prix, pour vous, est un baiser,

Qu'à vos petits pieds je demande !..

— Bien, dit Emma sans s'effrayer ;

Envoyez chez nous la commande,

Ma grand'maman viendra payer.

Rafraichissons nos carafes. — M. H. de Parville, dont les causeries scientifiques sont toujours si intéressantes, nous indique un moyen bien simple de boire frais. Il suffit de jeter une ou deux poignées d'azote d'ammoniaque, ou mieux encore de chlorhydrate d'ammoniaque, dans un seau métallique rempli d'eau au quart, et d'y plonger une carafe. On obtient ainsi une sensation de fraîcheur très grande, et l'eau à 9 ou 10 degrés vaut mieux pour les organes digestifs que la glace à zéro. — Le chlorhydrate d'ammoniaque se trouve dans toutes les pharmacies et drogueries au prix de 70 à 80 c. la livre.

Réponse au problème de samedi : 6 enfants, 15 chevaux, 68 bœufs. Nous n'avons pas reçu moins de 95 réponses justes. Impossible de publier les noms. — La prime est échue à M. Ed. Ducrot, à Montreux.

Problème.

En 10 heures, un homme, sa femme et leur enfant font un certain travail. L'homme et la femme le feraient en 12 heures. Combien l'enfant travaillant seul y mettrait-il de temps ?

Prime : Un exemplaire de la 4^{me} édition de Favay et Grognuz, dès qu'elle aura paru.

L. MONNET.